Livraison 5me. 3e SÉRIE. Tome 6.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Procès-verbal.

Excursion dans les Pyrénées.
—Dr. Alfred Mercier.

Poésies.—Ducis, Béranger, V. Hugo.

Fleurs d'Amérique.
—M. Dque Rouquette.

Inauguration de la Nouvelle Sorbonne.—A. R.

Miscellanées.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez **Mme. Vve. H. BILLARD,** 80 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 102, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIETAIRE.

1889.

Nouvelle-Orléans, 1er Septembre 1889.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 14 Juin 1889.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Le procès-verbal de la séance du 24 mai est lu et adopté sans observations.

L'ordre du jour appelle l'attention de l'Assemblée sur les nouvelles dispositions à prendre, au sujet du concours de 1889.

Après mûre délibération sur les meilleurs moyens d'offrir aux concurrents une tâche attrayante et facile, un programme dont les conditions sont aussi libérales

que possible, est adopté ; il sera inséré dans le journal de l'Athénée dès le 1er juillet. En outre, ce programme sera adressé, sous forme de circulaire, aux journaux de la campagne imprimés en langue française.

M. Grima fait la proposition qu'un certificat soit donné à M. Kupetz, constatant que le manuscrit envoyé par lui pour le concours de 1888 a obtenu une mention honorable, et que cette déclaration soit signée par les membres du Comité de rédaction. Approuvé.

Ajournement jusqu'au quatrième vendredi de septembre.

EXCURSION DANS LES PYRÉNÉES.

(*Suite et fin.*)

Nous sommes rentrés pour dîner. La soirée se passe en causeries. Nous cédons volontiers la parole à M. Cousier, chasseur effréné, homme d'esprit que l'on écouterait toute une nuit. On sent qu'il est de bonne foi ; du reste, les cicatrices dont sa personne est étoilée, sont comme la signature de ses récits. Me voyant caresser son chien, il me raconte comment il fut bien près de le perdre. Il traversait un bois en chassant ; son chien quêtait. Un bruit tout particulier, une sorte de râle à demi étouffé, sortit d'un fourré où le chien était entré.

" Ma première idée, dit M. Cousier, fut que mon chien s'était pris entre deux branches et s'étranglait. J'allai à son secours : un loup l'avait saisi au cou, près des épaules, et fuyait en l'emportant. Au risque de frapper mon chien, je tirai, tant je me sentais furieux contre ce maudit loup. Heureusement, le coup porta juste ; le loup tomba raide mort. Le chien, à cette époque, ne m'appartenait pas ; on me l'avait prêté. Quoiqu'il eût

une large blessure, qui mettait à nu son cou et une de ses épaules, il se mit à fuir ; j'eus beau le rappeler, il regagna son logis. Peut-être, se croyant mortellement blessé, voulait-il mourir sous le toit de son maître. Je dis cela parce que j'ai connu un chien, qui, devenu vagabond en l'absence de son maître, fut traité en maraudeur par un paysan peu endurant : il reçut plusieurs chevrotines. Il y avait quatre ou cinq mois qu'on ne l'avait vu à son ancienne demeure, lorsqu'il rentra sanglant et boitant. Il se traîna jusque sous le lit de son vieux maître, et là rendit le dernier soupir.

M. Cousier a été témoin d'une action héroïque accomplie par un paysan octogénaire. Une jeune fille buvait à une fontaine, lorsqu'un ours se précipita sur elle. Au cri qu'elle poussa, le vieillard se retourna vivement. L'ours fuyait déjà avec sa proie. Le paysan, malgré son grand âge, saisit sa hache, et se mit à poursuivre le ravisseur, en poussant de grands cris. L'ours traversait un ravin, quand, se voyant serré de près, il lâcha la jeune fille ; elle n'était plus qu'un cadavre. L'octogénaire poursuivit l'ours avec acharnement ; il finit par l'atteindre. L'animal se prépara au combat ; mais le vieux paysan, plus vif que lui, porta le premier coup, et ce fut un coup mortel. Le tranchant de la hache pénétra profondément dans la tête de l'ours ; il tomba comme une masse.

Le Gouvernement a fait une pension de six cents francs à ce courageux vieillard, et le Département a doté sa fille.

Nous partons de Bagnères de Luchon à cinq heures du matin, laissant à droite Castel-Vieil, débris d'une ancienne fortification qui était la clé de la vallée au sud, comme Castel Moustajou l'était au nord. Nous passons devant un établissement en voie de construction, pour

l'exploitation d'une mine d'argent récemment découverte. Nous entrons dans la vallée d'Arran. Nous voici en Espagne. Nous poussons jusqu'à Bosost, pour faire viser notre permis. C'est incroyable comme ce revers des Pyrénées diffère du côté français. En France, tout est vert; ici, tout est roux. Du côté français, le regard de l'homme est clair et bienveillant, la bouche souriante; du côté espagnol, l'œil est fier et défiant. La race pyrénéenne en Espagne, est plus fine, plus délicate, plus distinguée; la paysanne ici se rapproche plus de la dame; elle ne porte pas la taille immédiatement sous le sein, comme sur l'autre versant de la montagne, mais bien là où elle a le plus de grâce, au-dessus des hanches.

Nous côtoyons la Garonne, sur laquelle nous voyons flotter ces billes de sapin qui se rendent à la scierie de M. Martin. Leurs chocs contre les rochers produisent un bruit sourd, semblable à celui de l'artillerie entendue dans l'éloignement.

La vallée que nous suivons est profondément encaissée; les montagnes entre lesquelles elle serpente, se dressent comme des remparts gigantesques, avec des saillies et des enfoncements dont le paysan a tiré parti en y semant du blé. Une foule de petits champs dorés, entourés de pierres qui en retiennent le sol, sont superposés les uns aux autres, et paraissent suspendus dans l'air. Il y en a qui sont si exigus, qu'à la distance d'où nous les voyons on croirait qu'ils n'ont que la capacité d'une chambre ordinaire. On pense avec admiration à la patience du montagnard, qui grimpe jusque là-haut pour semer une poignée de blé; celui-là, on peut le dire sans métaphore, gagne son pain à la sueur de son front.

Il y a devant nous un vieux paysan à cheval qui nous agace; on dirait qu'il affecte d'aller avec lenteur. Impatientés, nous piquons des deux pour le dépasser. Mais

dès qu'il sent que nous ne sommes plus qu'à un pas de lui, il donne un coup d'éperon à sa jument. Bien supérieure à nos montures, elle file comme une flèche. Quand le vieux bonhomme est à une centaine de mètres de nous, il fait reprendre à sa bête son allure de rossinante. Nous excitons nos chevaux en leur parlant à demi-voix ; nous joignons à la parole les coups d'éperon et de cravache. Nous arrivons sur le vieil entêté; il chatouille légèrement les flancs de sa jument; elle fouette l'air de sa queue, et part ; en un clin d'œil elle met entre elle et nous une distance qui nous fait honte et nous rend furieux. Nous recommençons, mais c'est peine perdue; notre opiniâtreté se heurte à l'une de ces vieilles têtes d'Aragonais qui sont si dures, comme dit le proverbe, qu'elles enfonceraient un clou.

Le vieillard nous précède de quelques minutes à Viella, où nous entrons à une heure. Impassible et fier comme la statue équestre d'un roi conquérant, il nous attend et nous laisse enfin passer. Je le regarde avec une certaine curiosité ; il a bien quatre-vingts ans. Ses traits sont accentués et énergiques. Dans l'ombre projetée par son chapeau râpé à larges bords, étincellent des yeux clairs comme ceux du faucon ; ils nous inspectent avec cette défiance hautaine qu'on remarque souvent chez l'Espagnol, à l'aspect de l'étranger.

Pendant qu'on prépare notre dîner, à l'auberge où nous sommes descendus, nous parcourons la ville. Viella offre partout des traces de la guerre entre les cristinos et les carlistes ; mais ce qui nous frappe le plus, ce sont ces prêtres que l'on rencontre à chaque coin de rue ; on dirait qu'ils forment le gros de la population, on ne voit que passer et repasser des soutanes et des chapeaux à la Basile. Un jeune sacristain vient à notre rencontre, pour nous proposer de nous faire voir l'église. Nous accep-

tons. L'église est certainement très-belle pour une petite ville perdue dans les montagnes ; une chose singulière y attire notre attention : c'est une espèce de grande cage ou d'écurie dont je ne m'explique pas la présence dans un lieu destiné à la prière. Notre cicérone nous apprend que c'est l'emplacement où les prêtres recevaient la dîme, quand on les payait en bétail. " Ainsi, c'est là, dans ce parc, que l'on faisait entrer, dix par dix, les moutons, les chèvres, les veaux ? " — " Oui, Messieurs." — " Eh bien ! le saint parvis devait être propre."—Aujourd'hui la dîme se paie en argent ; un collecteur, l'escarcelle à la main, la demande de porte en porte.

A notre rentrée pour dîner, nous sommes reçus par Mme Gillez, la femme de l'aubergiste, jolie brune de vingt-cinq à trente ans, au sourire bienveillant, au regard un peu langoureux. Elle aide son mari à nous servir. M. Gillez, espèce d'ours tenant le milieu entre le paysan et le petit bourgeois, est un vilain sire qui n'a pas l'air d'être bon du tout. Il louche horriblement de l'œil gauche, ce qui complète sa laideur. On dirait qu'à droite il a un œil noir, à gauche un œil blanc. Sa mine refrognée nous dit qu'il trouve déplacé que nous fassions des compliments à sa femme ; mais Mme Gillez les reçoit de manière à nous convaincre qu'elle ne partage pas l'opinion de son bourru de mari.

Le cyclope aragonais (je dis cyclope, car M. Gillez n'a vraiment qu'un œil) me voyant vider mon verre, me dit avec orgueil :

" Hein ! comment trouvez-vous ce vin-là ? " Vexé de la pose triomphante qu'il prend pour mieux accentuer sa pensée, je lui réponds avec un laisser-aller de grand seigneur :

" J'en ai bu de meilleur, M. Gillez.

“ Caraï ! vous ne trouvez pas ce vin bon, répondit-il d’un air furieux ; eh bien ! attendez.”

Le voilà parti comme si le diable lui-même le poussait sur l’escalier. Il remonte essoufflé, rouge, tenant une bouteille enveloppée d’une couche de poussière vénérable ; il la débouche avec précaution, et nous sert. Je goûte, le vin est excellent, je le déclare avec toute la bonne grâce possible. M. Gillez n’est plus M. Gillez, c’est un Assuérus ; il rayonne de fierté, et me dit superbement :

“ Ce n’est pas en France que l’on boit du vin comme ça.

“ Ah ! pardon, M. Gillez, c’est du rancio ; j’en ai bu plus d’une fois dans le Midi de la France ; mais j’avoue que le vôtre est parfait, et si vous voulez bien m’en mettre une bouteille de côté, je l’emporterai jusqu’à Paris.

“ Tout de suite,” réplique M. Gillez.

Nous demandons à Mme Gillez la permission, quand nous serons à Paris, de boire avec des amis cette bouteille, en souvenir de ses beaux yeux. On dit que les Françaises aiment les compliments ; mais s’il faut en juger d’après le sourire de Mme Gillez, les Espagnoles ne les détestent pas. Du reste, notre hôtesse n’oublie pas ses petits intérêts ; elle nous propose de nous vendre divers objets caractéristiques du pays, entre autres des jarretières de soie, les unes rouges, les autres bleues, jaunes, vertes, brodées en argent ou en or, toutes portant des devises galantes. “ Vous en ferez présent à vos amies de France, dit-elle ; elles vous sauront gré d’avoir pensé à leur apporter un souvenir d’Espagne.”

Nous partons de Viella vers trois heures. La vallée d’Arran que nous continuons de suivre, est resserrée, mais elle a un genre de beauté sauvage qui impressionne.

Le fond du tableau, à notre droite, est formé par les cimes neigeuses des montagnes les plus hautes de la chaîne. On voit se perdre, dans un lointain mystérieux, des vallons inhabités. Nous laissons, derrière nous, le dernier village qui rappelle l'homme dans ces solitudes grandioses. Jusqu'au coucher du soleil, nous gravissons des sentiers abruptes et pierreux. Enfin, nous débouchons sur le plateau de Berret, vaste prairie suspendue dans la région des nuages, où, dans la saison favorable, paissent des troupeaux de moutons, de bœufs et de chevaux, gardés par d'énormes chiens. Quelque grands et vigoureux que soient ces chiens, on a soin de leur faire porter un large collier hérissé de pointes d'acier, pour empêcher les loups de les saisir à la gorge. Grâce à cette arme défensive, ils luttent avantageusement contre l'ennemi des troupeaux.

Des aigles planent constamment au-dessus de cette verdoyante plaine; de temps en temps, ils enlèvent un agneau ou un chevreau.

Les cabanes des bergers préposés à la garde de ces bestiaux, sont construites avec des tranches de terre gazonnées, que l'on applique sur une charpente grossièrement disposée en dos d'âne; de loin on croirait qu'elles font partie du sol. Deux troncs de sapins, enfoncés dans la terre et se joignant à leur extrémité supérieure, forment la façade et l'entrée; une longue perche, appuyée sur l'entrecroisement de ces deux pièces de bois, et posée, par son extrémité la plus mince, sur le sol, est l'arête qui supporte le rustique édifice. L'intérieur est divisé en deux compartiments; celui de devant est la cuisine, on y fabrique le fromage; on dort dans la pièce du fond, sur un lit de feuillage.

Un peu avant les premiers froids, on fait redescendre les troupeaux. La montagne présente alors un spec-

tacle des plus animés : on voit serpenter, sur différentes pentes, de longues files d'animaux dont les cris se mêlent à la voix de l'homme et aux aboiements des chiens ; par intervalle, le tintement des sonnettes seul interrompt le silence. Ce tableau mouvant donne une idée de la vie des peuples nomades.

L'hiver venu, une couche de neige, semblable à un immense marbre tumulaire, couvre le plateau de Berret ; la solitude et le silence s'emparent de cette plaine aérienne naguère si animée, et la rendent aussi morne que les steppes de la Sibérie.

A peine avons-nous échangé quelques paroles d'amitié avec les bergers qui vont nous donner l'hospitalité, qu'on nous mène voir un rocher d'où sort une source. L'eau, pure et fraîche, s'accumule d'abord dans un creux qui ressemble si bien à une grande coupe que l'on croirait être devant un ouvrage fait par la main de l'homme ; ensuite, elle déborde par deux endroits opposés, et donne naissance à deux ruisseaux, dont l'un se dirige du côté de l'Espagne, l'autre du côté de la France ; celui qui fuit en Espagne prend plus loin les proportions d'une rivière, et s'appelle la Noguera, l'autre est le commencement de la Garonne.

N'ayant pas de temps à perdre, nous ne faisons qu'une courte halte parmi nos amis les bergers. Dès que nos chevaux ont fini de manger leur avoine, nous nous remettons en route ; nous traversons la plaine de Berret au galop, et en poussant de grands cris pour réveiller les échos des gorges sauvages qui nous entourent de tous côtés.

Nous mettons nos chevaux au pas, en entrant dans une sapinière. L'odeur agreste de ces arbres résineux, salubre et fortifiante, surpasse à mon goût les parfums les plus exquis.

Enfin, nous sommes à Montgarri, terme ultime de notre excursion ; c'est là que nous établissons nos quartiers généraux. On m'avait tant parlé de ce Montgarri ! je m'attendais à quelquechose qui allait me rappeler l'hospice du Mont St. Bernard. Je me faisais une joie d'y reposer dans un bon lit, d'y manger des mets simples et succulents. Au lieu de l'abri commode et agréable que je contemplais en espérance, que vois-je ? une espèce de grande cabane composée d'un rez-de-chaussée, d'un premier, et d'un grenier. Deux prêtres, d'une malpropreté repoussante, sont les maîtres et seigneurs de ce local qui ressemble beaucoup plus à une étable qu'à un presbytère. Ces ecclésiastiques desservent l'église où se rassemblent, le dimanche, les bergers espagnols et français disséminés dans les alentours. Leur service dure deux mois ; au bout de ce temps, deux autres prennent leur place. A côté de l'église est une métairie ; elle est affermée à un villageois qui s'engage à pourvoir à l'entretien de ces prêtres, ou, s'il le préfère, à leur donner quatre francs par jour. Ils font leur cuisine eux-mêmes. Et quelle cuisine ! ils nous préparent un souper, qui nous ferait fuir si l'air de la montagne ne nous avait donné un appétit féroce. Heureusement, nous avons apporté quelques vivres ; mais ces bons frères montagnards les trouvent si bien à leur goût, qu'ils nous en laissent à peine assez pour calmer la moitié de notre faim. Quels mangeurs homériques ! surtout le *padre* Manoël. C'est un gaillard de cinq pieds huit pouces, à poitrine rebondie, aux membres herculéens. Je l'ai vu fendre du bois dans la cour, pour cuire le souper. Quels coups de hache ! je défie n'importe quel sapeur ou bûcheron d'en donner de plus vigoureux.

Le padre Manoël est un homme de trente-cinq ans. Il a le verbe éclatant ; il parle avec une volubilité étour-

dissante, et avec une richesse de gestes qui met toute sa personne en mouvement. Sa manière d'ouvrir de grands yeux, puis de froncer les sourcils, de tordre sa bouche à droite, à gauche, en haut, en bas, de gonfler ses joues comme des outres pleines, de faire claquer sa langue contre son palais, après chaque coup de vin qu'il boit; tout cela entre-coupé de gaz qu'il laisse librement sortir de son gosier comme des coups de pistolet, tout cela fait de cet étrange ministre des autels un des personnages les plus curieux que j'aie jamais rencontrés. Vorace, bavard, hâbleur, vantard, ayant toujours soif, il n'a pas l'air méchant; il nous fait rire, il le voit, et ne s'en fâche pas.

Son collègue ne nous va pas. Mine sournoise, face d'inquisiteur, nature sombre et haineuse, cet homme court et gros, avec son cou de taureau, son teint allumé, ses yeux injectés de sang, est à coup sûr un descendant de Torquemada.

Mon compagnon de chasse, Blanc, à qui j'avais donné rendez-vous ici, a tenu sa parole; il est arrivé ce matin. Personne ne connaît mieux la montagne que lui; ancien facteur rural, tout en portant ses lettres, il chassait et interrogeait le sol, dans l'espoir de trouver des mines. C'est le type du paysan intelligent, un voltairien naturel, plus avancé dans ses idées et cent fois plus indépendant de caractère que beaucoup de bourgeois qui se croient de grands personnages bien au-dessus de lui. Il est gai et parleur, assaisonne ses anecdotes d'un gros sel rabelaisien qui excite le rire. Quand il se passionne, surtout en parlant de chasse, il est vraiment éloquent. Il a découvert des traces de plomb et d'argent dans le Biros; une compagnie se forme pour explorer à fond les endroits indiqués par lui. J'ai le pressentiment que ce madré campagnard deviendra riche.

Nous revenons à cheval, Blanc et moi, au plateau de Berret ; nous y laissons nos montures, et, équipés pour la chasse à l'isard ou chamois des Pyrénées, nous nous mettons en route.

Après une heure de montée, nous côtoyons des précipices si profonds que le regard s'y perd. Nous atteignons l'arête d'une montagne complètement dépourvue de végétation ; à notre droite et à notre gauche, ce n'est que du roc, ce ne sont que d'horribles amoncellements de pierres, de blocs aux positions heurtées, de rochers qui semblent s'être arrêtés subitement au milieu d'une effroyable culbute. L'imagination est fortement saisie, quand on pense au développement de force matérielle qu'il a fallu pour opérer ces soulèvements et ces renversements.

Le soleil s'approche de l'horizon. Ca et là des cavités contenant encore de la neige, brillent comme d'énormes coupes d'argent ou de vermeil ; ailleurs, des raies lumineuses traversent les masses d'ombre qui remplissent les précipices ; elles éclairent d'un jour voilé des profondeurs qui semblent se perdre dans les entrailles du globe.

Et ce silence, quand nous nous arrêtons pour reprendre haleine ! comme il ajoute à la majesté formidable de ces solitudes ! Rien de vulgaire ici ; rien qui rappelle l'homme avec ses petits intérêts d'amour-propre ou d'ambition ; ici règne la nature dans toute sa fière sauvagerie.

Nous contournons un pic colossal qui s'élève au-dessus de tous les autres, et nous atteignons la crête qui borde, de notre côté, un abîme dans lequel, assure Blanc, les isards se réunissent souvent. Il me fait signe de m'arrêter ; il rampe à plat ventre jusqu'au bord de la saillie. Un moment après, il se retourne, et, d'un geste, me fait comprendre qu'il a aperçu quelquechose, et qu'il

faut approcher sans bruit. A mon tour, j'avance à la façon des reptiles ; j'arrive, j'allonge doucement le cou, et mes yeux embrassent un vaste entonnoir aux parois hérissées de rochers, parcourues de crevasses, les unes droites, les autres tortueuses, ou d'éboulis de pierres qui ressemblent au lit des torrents à sec. Tout au fond, dans l'ombre, je distingue une flaque de neige.

Blanc me dit à voix basse qu'il a aperçu des isards.

"Ils nous ont probablement entendus, ajoute-t-il ; ils ont l'oreille si fine ! ils sont défiants ; je suis sûr qu'ils gagnent le fond du précipice, pour passer de l'autre côté, et s'échapper par cette fente que vous voyez là-haut. Je vais faire le tour, pour leur barrer le passage. Mais il faut tout prévoir : ils sont capables de me voir, malgré toutes mes précautions, ou de me sentir. Si cela arrive, ils s'arrêteront pour délibérer ; alors, ne leur donnons pas le temps de se reconnaître, jetons-leur des pierres, ils fuiront de votre côté ou du mien, il n'y a pas d'autres issues."

Blanc disparaît avec l'agilité d'un chat sauvage. Moi, toujours couché à plat ventre, je regarde attentivement : trois isards sortent de l'ombre de mon côté, et trottent sur la neige, dans la direction où Blanc va prendre son poste ; ils sont tout à fait hors de portée pour moi. Malgré mes intentions féroces de chasseur, je ne puis m'empêcher d'admirer la grâce de ces charmants animaux. De temps en temps ils s'arrêtent, tournent leur jolie tête d'un côté et d'autre, regardent, écoutent. Evidemment ils se tiennent sur leurs gardes ; ils ont conscience qu'un danger les menace, mais ils n'ont pas encore pris leur parti sur la meilleure manière de s'y dérober.

J'obéis aux instructions de Blanc, je fais rouler des pierres. Les isards s'éloignent ; bientôt je les perds entièrement de vue.

Une envie diabolique me prend de descendre dans le précipice, comme si une puissance irrésistible m'attirait à la suite des isards. C'est sans doute la passion du chasseur qui m'emporte. Presque à chaque pas, je suis obligé de poser mon fusil pour m'accrocher au roc ; quelquefois, je l'attache à mon mouchoir ; je le fais couler à quelques pieds au-dessous de moi, et vais le rejoindre en rampant à quatre pattes. De cette façon je me glisse jusqu'à une saillie qui s'avance sur le gouffre comme la proue d'un immense navire. Là, je fais halte pour reprendre haleine. En me retournant machinalement du côté de la montagne, j'aperçois un grand trou, une sorte de caverne pleine d'ombre. Piqué de curiosité, je m'avance ; en approchant, je m'aperçois que le roc, à l'entrée de la cavité, est lisse et graisseux comme s'il avait subi de fréquents frottements. Qu'est-ce que cela veut dire ? je n'en sais vraiment rien ; mais l'instinct de conservation m'avertit de me tenir prêt à tout événement. Je me baisse, et tiens mon fusil de manière à pouvoir tirer sans perdre une seconde ; je me penche et regarde jusqu'au fond du trou : il est vide, une couche de paille en occupe une partie. Est-ce une tanière ? si c'en est une, quel est l'animal qui l'habite ? Si quelque bête féroce sortait de là, ma position serait terriblement critique ; il faudrait tuer l'ennemi raide ; sinon, je serais dévoré, ou je sauterais dans le précipice, ce qui ne vaudrait pas mieux.

Malgré le danger qu'il peut y avoir à rester dans le voisinage de ce repaire, je m'assieds, tout entier à cette pensée que si mon compagnon tire, les isards survivants reviendront de mon côté. Quelques minutes se passent dans le plus profond silence. Enfin, une détonation se fait entendre ; répercutée par les parois anfractueuses du précipice, elle se prolonge comme la voix du tonnerre roulant de nuage en nuage. Le dernier reten-

tissement ne s'est pas encore éteint, qu'un second coup de fusil éclate.

" A l'isard! à l'isard!" dit Blanc d'une voix triomphante, et en prolongeant le son comme font les montagnards quand ils veulent être entendus de loin.

Des trois isards que j'ai vus trotter sur la neige un est tombé, frappé d'une balle à l'épaule; les autres ont fui je ne sais où.

Remontant plus vite que je ne suis descendu, je cours à la rencontre de Blanc.

L'isard n'est que blessé; Blanc s'apprête à l'achever; mais je m'y oppose, en lui promettant une bonne récompense s'il veut transporter sa victime jusqu'au château de Coumes. C'est un jeune mâle; je veux essayer de le guérir et de l'apprivoiser. Blanc se gratte l'oreille; j'insiste, je répète ma promesse de lui tenir convenablement compte de sa peine.

" Alors, me dit-il, chargez-vous de mon fusil et de ma gibecière.

" C'est entendu."

Il attache les membres du blessé qui se défend, et le charge sur son cou en le tenant par les pieds.

Ce n'est pas tout d'être montés au pays des isards, il faut en descendre. Il fait déjà nuit. Heureusement, la lune vient à notre secours. Pour abréger la route, Blanc prend des chemins épouvantables; nous ne marchons pas, nous sautons de roc en roc. Quelles secousses, quelles souffrances pour ce malheureux isard! cependant, il ne se plaint pas. Pendant plus d'une heure, nous voyageons sur des entassements de pierres tellement dénués de toute apparence de vie que l'on se croirait sur un autre globe que la terre.

Enfin, nous touchons à la limite qui sépare la montagne du plateau de Berret; nous apercevons une

lumière dans le lointain, c'est celle de la cabane où l'on nous attend. Nous poussons un cri de victoire; un cri semblable nous répond. Nous approchons en criant toujours; des voix retentissantes rivalisent de sauvagerie avec les nôtres.

Une vingtaine de personnes, rangées autour d'un grand feu, nous attendent.

Une réflexion me traverse l'esprit: "Si cette malheureuse bête blessée pense, que doit-elle penser de nous? ne sommes-nous pas pour elle, avec nos hurlements, des animaux féroces? notre joie ne lui paraît-elle pas hideuse?"

Cette réflexion, en me corroborant dans mon désir d'apprivoiser mon blessé, lui sauve la vie. Les paysans qui se faisaient déjà une fête d'en avoir leur part, cherchent à me dissuader d'une intention qu'ils trouvent déraisonnable; ils mettent tout leur savoir à me faire comprendre que notre isard mourra de sa blessure ou de faim. Ils perdent leur temps; ils sont tenaces comme leurs rochers, je le sais; mais je me fais un point d'honneur d'être plus tenace qu'eux.

Nous remontons à cheval, et reprenons le chemin de Montgarri, Blanc chantant à tue-tête une chanson dont les autres répètent le refrain.

Le souper est prêt; quelques nouveaux hôtes portent le nombre des convives à une quinzaine.

Comme nous avons tous une faim de loup, on ne parle pas pendant la première partie du repas. A mesure que les estomacs commencent à être satisfaits, la conversation s'engage. Naturellement, elle roule sur notre chasse et son résultat. En la racontant, je fais une petite digression pour parler de la cavité dans laquelle il y avait de la paille, et qui m'a tant intrigué.

Le père Manoël suspend son énergique travail de mastication, ouvre démesurément ses yeux, et s'écrie :

" Un trou avec de la paille !... Grand Diable ! vous l'avez échappé belle. Vous ne savez donc pas ce que c'était ?

" Non, je ne le sais pas encore.

" *Maria Purissima !* c'était la tanière d'un ours.

" Vous voulez vous moquer de moi, père Manoël.

" *Santa Maria, madre de Dios !* je vous dis, moi, qu'il n'y a que les ours qui portent de la paille dans l'endroit où ils se couchent. Tout le monde ici vous dira que c'est la vérité."

J'interroge du regard toutes les figures ; elles confirment les paroles du père Manoël.

Quand j'ai fini de raconter les circonstances de notre exploit, j'ajoute que j'ai l'espoir de sauver mon isard et de l'apprivoiser. Manoël fait une grimace et dit :

" Vous ferez souffrir inutilement la bête ; je suis sûr qu'elle mourra avant demain.

" Moi, j'espère que non, Padre Manoël ; en tout cas, je veux courir la chance."

Nous continuons de souper ; à mesure que la fin du repas s'approche, le *porro* circule avec plus de vivacité. Ce porro est une espèce de carafe, qui, outre l'embouchure ordinaire, possède un long goulot se terminant en pointe, avec un tout petit trou ; on y boit à la régalade. Le buveur le plus habile est celui qui ouvre le moins les lèvres, et fait tomber le filet de vin de plus loin. On rit aux éclats, quand un novice manque son coup et tache sa chemise.

Manoël est très-adroit au porro ; il aime étonnamment à le prouver ; c'est toujours son tour de *faire la démonstration*, comme il dit. C'est aussi un rude fumeur ; entre ses mets il achève une cigarette. Il faut lui rendre

justice ; tout grossier qu'il est, il fume avec une grâce que je n'ai jamais vue chez aucun amateur de cigarettes. Il aspire la fumée comme si c'était un parfum du Paradis ; il la retient si longtemps, tout en parlant, que l'on croirait qu'il l'a absorbée sans retour. Enfin, elle sort par un coin de la bouche, ou par les narines, en si grande abondance qu'une personne ignorante et ne connaissant pas l'usage du tabac, le prendrait pour un sorcier.

Longtemps après le souper, quand les voyageurs sont couchés et que la salle à manger est à peu près vide, je prends une chandelle, et vais faire une visite à mon isard. La pièce est grande ; le coin où il est étendu est entièrement dans l'ombre. Le silence a succédé au bruit du souper ; on n'entend parler personne, même au dehors.

J'approche doucement, croyant le blessé endormi, et me penche. S'il dormait, mes pas et la lumière le réveillent. Il relève vivement la tête, et fait un effort pour s'échapper. Il a sans doute oublié, dans un songe ou dans le délire de la fièvre, qu'il est blessé et prisonnier. Mais il ne tarde pas à se reconnaître ; il tourne lentement ses yeux vers moi, et me regarde fixement. Il m'a reconnu. Je me sens tout troublé ; ce qu'il y a de fierté et de reproche dans ce regard, je ne saurais le dire. Après m'avoir regardé un bon moment, il exécute une sorte d'éternuement mêlé de mépris ; après quoi, inclinant sa tête avec résignation, il la pose doucement sur le plancher.

Une rougeur subite me monte au visage, comme si j'avais commis un crime, pis que cela, une lâcheté ; puis —pourquoi ne le dirai-je pas, dussé-je paraître ridicule ? —mes yeux s'emplissent de larmes. J'ai très-bien entendu ce que m'a dit ce noble animal ; car, il m'a parlé ; oui, il m'a parlé: si mes oreilles n'ont pas perçu ses paroles,

elles ont retenti dans ma conscience, et j'aurai le douloureux courage de les répéter ; ce sera mon châtiment :

"Vous m'avez frappé de loin, traîtreusement, lâchement, sans que je pusse me défendre. Pourquoi m'avez-vous ôté ma liberté ? quel mal vous faisais-je ? je vivais d'un peu d'herbe ; je buvais à des sources où l'homme ne puise jamais ; j'étais aimé de mes compagnons, et je les aimais. Pourquoi me priver d'une vie que l'indépendance rendait si douce ? De la part du grossier paysan ou du chasseur qui nous tue pour vivre et faire vivre sa famille, je comprendrais cet assassinat ; mais de la tienne, habitant des villes, qui viens respirer dans ces montagnes le parfum rustique des grandes solitudes, je ne le comprends pas. Comment ! toi qui aimes tant la liberté, le silence, l'espace illimité, la paix du désert, tu m'en prives. Va, tu es comme les autres, tu as un mauvais cœur ; éloigne-toi, laisse-moi mourir tout seul."

Il a raison : je suis un oisif au cœur cruel ; j'ai escaladé ces montagnes, au prix de fatigues qui accableraient même un guerillero, pour le vain, le sot, l'ignoble, l'infâme, l'horrible plaisir de tuer. La chasse aux bêtes féroces, aux reptiles venimeux, passe encore ; là du moins il y a du danger, il y a de la place pour le courage ; mais lancer de loin un plomb mortel à un être qui n'est l'ennemi ni de l'homme ni d'aucun animal, qui, dans sa grâce et sa légèreté, est l'ornement naturel de ces majestueuses solitudes, c'est commettre un véritable crime.

Noble animal, il n'y a qu'une pensée qui puisse tempérer le mépris et l'horreur que j'éprouve pour moi-même, c'est que je te sauverai ; tu guériras, je te rendrai ta liberté."

Je passe une nuit agitée. A mon lever, ma première pensée est d'aller voir mon blessé. La place où je l'avais

laissé, est vide. Je sors pour m'informer de lui ; j'aperçois Blanc qui vient à moi d'un air moitié riant, moitié triste.

" Vous le cherchez, me dit-il ; venez voir."

Il me conduit sous un hangar : mon pauvre isard que je reconnais à ses jolies petites cornes noires, est accroché à une poutre, la tête en bas, écorché, dépouillé, avec une cuisse de moins.

" Nous avions compté sans Manoël, dit Blanc ; à peine étiez-vous couché qu'il l'a tué d'un coup de trique sur la tête, assurant que ce qu'il en faisait était par pitié pour lui, attendu qu'il ne pouvait pas survivre à sa blessure et que vous le faisiez souffrir inutilement. Seulement, comme il ne veut pas vous contrarier, il a recommandé de vous dire que la bête était morte sans que personne l'y aidât. Comme vous voyez, il a pris sa part ; il s'est servi un gigot, sans votre permission."

Indigné, révolté de la brutalité de Manoël, je jure de lui dire ce que j'en pense.

" Gardez-vous-en bien, dit Blanc ; vous seriez sûr de nous attirer une mauvaise affaire. A un coup de sifflet de Manoël, vous verriez accourir des paysans armés de bâtons et de couteaux. Au cri de *Mort aux étrangers !* ils tomberaient sur nous, et vous pouvez être certain qu'au moins un de nous aurait le même sort que l'isard."

C'est juste ; je n'ai pas le droit d'exposer mes compagnons à de mauvais traitements. Je me contente de murmurer mille malédictions contre ce Manoël, ce gourmand féroce, qui, envoyé en mission chez des anthropophages, serait capable de prendre leurs habitudes.

Blanc rit aux éclats, et dit :

" Tout ce que je sais, c'est que je n'aimerais pas à me trouver seul avec lui sur un radeau, en pleine mer ; le gaillard est plus fort que moi, et il n'est pas homme à se laisser mourir de faim, dans aucun cas."

A dix heures du matin, nous quittons ce Montgarri dont je garderai longtemps souvenance. Nous rentrons en France par le port d'Orle, passage escarpé et étroit, d'une beauté sauvage qui a quelquechose de menaçant. Sur la limite qui sépare la France et l'Espagne, on a grossièrement amassé des pierres en forme de piédestal, et on y a placé une grosse poupée en bois habillée de flanelle rouge ; il est convenu que c'est la Sainte Vierge.

Du côté français la neige de l'année dernière n'est pas encore entièrement fondue.

A six heures du soir, nous sommes rentrés dans mon vieux manoir de Coumes......

Mon hôtesse m'a décidé, aujourd'hui 7 septembre, à accepter pour compagnon de table un personnage dont elle m'a souvent parlé ; elle m'a assuré que j'aurais du plaisir à faire sa connaissance ; c'est une des célébrités du canton ; il appartient à une des grandes familles du pays ; son frère, homme riche et influent, occupe une position dans la magistrature. Quant à lui, depuis longtemps il a dissipé son patrimoine ; c'est aujourd'hui un vieillard de soixante-treize ans. Dans sa jeunesse il avait une force de Samson ; on assure qu'il tenait deux hommes à cheval sur son mollet, et les balançait facilement. D'humeur changeante et errabonde, il ne reste jamais huit jours au même endroit. Maigre, large de poitrine, encore très-vigoureux, il aime à errer comme le loup de la Fontaine. Indépendant et fier, il n'accepte l'hospitalité que d'un petit groupe d'amis. Il a un appétit formidable, et c'est pour m'en offrir un échantillon que mon hôtesse l'a invité. Grand amateur d'œufs, il en mange vingt au même repas. La renommée l'accuse d'avoir dévoré, un jour qu'il avait bon appétit, une omelette de soixante-quatre œufs. Je lui demande si le fait est réel.

"Il y a exagération, répond-il modestement; on ne cassa que trente-huit œufs."

Mon hôtesse a voulu le régaler d'isard. Il va sans dire que je ne touche pas au ragoût, qu'elle nous a préparé avec ma victime de Montgarri.

Après notre dîner, je demande à mon invité la permission de sortir pour la petite promenade que je fais après mon repas du soir.

Mon hôtesse m'accompagne jusqu'à la porte, et me dit tout bas:

"Sans compter que vous lui rendez service! Vous vous trompez bien, si vous croyez qu'il a fini de souper; il s'est retenu, à cause de vous; je vais lui servir un fromage et un pain de ménage, il n'en restera pas lourd. Ne revenez que dans une heure; quand il en est au fromage, il aime à prendre son temps; alors il s'embarque dans des anecdotes très-amusantes pour nous gens du pays, mais qui vous ennuieraient à périr. Quand il a bu ses trois ou quatre litres de vin, il aime à chanter des romances; je ne tiens pas à vous faire entendre sa voix sépulcrale."

Le temps que j'avais à passer dans cette partie des Pyrénées, est à sa fin; avant de m'occuper de mes préparatifs de départ, je fais une dernière promenade nocturne sur les collines auxquelles est adossé l'antique manoir où j'ai passé de si bons moments, pour dire adieu à ces vallées que j'ai contemplées tant de fois avec amour. Quelle sérénité au ciel! quel calme sur la terre! on n'entend que le murmure lointain du Lez.

Solitudes grandioses et douces, paix profonde, ciel étoilé, nuit poétique et propice aux méditations où l'âme sonde l'infini qui est en dehors d'elle et celui qui est en elle, est-ce la dernière fois que je jouis de vous? je l'ignore; en tout cas, adieu et merci!

ALFRED MERCIER.

POÉSIE.

Ruisseau peu connu, dont l'eau coule
Dans un lit sauvage et couvert,
Oui, comme toi je fuis la foule;
Comme toi j'aime le désert.
Près de toi l'âme recueillie
Ne sait plus s'il est des pervers;
Ton flot pour la mélancolie
Se plaît à murmurer des vers.—Ducis.

Mon cher café, viens dans ma solitude
Tous les matins m'apporter le bonheur;
Viens m'enivrer des charmes de l'étude,
Viens réchauffer mon esprit et mon cœur.
Que ta vapeur à mon Homère antique
Soit un encens qui lui porte mes vœux;
Parfume bien sa barbe poétique,
Et le laurier qui croît sur ses cheveux.

Béranger.

La Saison des Semailles, le Soir.

C'est le moment crépusculaire;
J'admire, assis sous un portail,
Ce reste de jour dont s'éclaire
La dernière heure du travail.

Dans les terres, de nuit baignées,
Je contemple, ému, les haillons
D'un vieillard qui jette à poignées
La moisson future aux sillons.

La haute silhouette noire
Domine les profonds labours.
On sent à quel point il doit croire
A la fuite utile des jours.

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main et recommence;
Et je médite, obscur témoin.

Pendant que, déployant ses voiles,
L'ombre, où se mêle une rumeur,
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur.

Victor Hugo.

(Chansons des rues et des bois.)

" Fleurs d'Amérique."

Le 10 mai 1889, l'Athénée prenait connaissance d'un catalogue envoyé par M. Chadenat, libraire à Paris, et remarquait que le No. 2677 annonçait la mise en vente d'un volume de poésies par M. Dominique Rouquette sous ce titre " Fleurs d'Amérique." Cette annonce était suivie d'une note, dans laquelle on disait que l'exemplaire inscrit au catalogue était accompagné d'une lettre en vers, manuscrite et signée, adressée à M. Turquety. L'Assemblée désirant que cet exemplaire prît une place dans la bibliothèque de l'Athénée, invita le secrétaire à faire les démarches nécessaires pour se le procurer. Nous sommes en possession de ce volume, d'où nous extrairons plus d'une fois des vers que nos abonnés liront avec intérêt. Aujourd'hui, nous donnons la lettre du poète louisianais au poète breton.

M. ED. TURQUETY.

Barde aimé de Marie, ô chanteur de la croix,
Depuis que, vis-à-vis St-Germain l'Auxerrois,
Ravi de tes beaux vers, j'achetai ton volume,
Que de fois, près d'un feu que moi-même j'allume,
Dans mon désert aimé, que de fois, Turquety,
Loin d'un monde pervers par le doute abruti,
Sous le jasmin en fleurs de ma verte tonnelle,
Ecoutant des grands pins la musique éternelle,
Dégustant le café que ma main a moulu,
Aux chants de mille oiseaux, que de fois j'ai relu
Ton hymne à l'Océan, hymne qui m'électrise,
Et ce chant où tu peins le vaisseau de l'Eglise
Vers le céleste port cinglant majestueux,
Malgré le vent adverse et les flots orageux !
Que de fois, loin du toit de nos humbles cabanes,
Avec mon frère ermite et chantre des *Savanes*,
Je fais fuir les moqueurs et le lézard peureux,
En relisant ton livre et celui de Brizeux !
Ah ! sous le ciel lointain de la vieille Armorique,
Soudain, volant vers vous, bardes du sol celtique,
Chastes amants du beau, du monde détachés,
Ainsi que deux oiseaux dans les genêts cachés,
Puissent mes vers sans art, humbles fleurs des pinières,

D'un parfum d'Amérique embaumer vos bruyères!
A l'ombre d'un vieux chêne, aux nombreux rejetons,
Puissiez-vous tous les deux, ô poètes bretons,
Aux rives de l'Izol ou sur les bords de Lille,
Disciples éloquents de Dante et de Virgile,
Me lire, électrisés d'un fraternel émoi,
Comme je lis *Marie* avec *Amour et Foi!*

DQUE. ROUQUETTE,

Mandeville, Paroisse St-Tammany,
Louisiane, 25 mai 1857.

L'Inauguration de la Nouvelle Sorbonne.

Les étudiants de Paris, à l'occasion de l'inauguration de la nouvelle Sorbonne, avaient invité leurs camarades des universités étrangères à venir fêter avec eux "la science, la paix et la liberté."

De partout on a répondu à leur appel: à côté des étendards des universités provinciales de France et du croissant de l'université d'Alger, on a pu voir flotter les bannières de Gand, Liège, Bruxelles, Leyde, Utrecht; — de Bâle, Lausanne; — de Bologne, Pavie, Padoue, Florence, Pise; — de Cambridge, Oxford, Edinbourg; — de Copenhague, Stockholm, Lund, Christiania; — le drapeau semé d'étoiles des Américains, le drapeau bleu, jaune et rouge de Roumanie; la bannière bleue de Grèce, celle de Venezuela et ces couleurs hongroises auxquelles M. Tisza prédisait naguère un si mauvais accueil à Paris. En outre, d'Helsingfors, de Salamanque, de Vienne, de dix autres universités, sont venus de nombreux délégués.

Tous ces étendards reposent, au 41 de la rue des Ecoles, au siège de l'*Association générale des étudiants de Paris;* et, dans les rues et boulevards du vieux quatier Latin, passent et repassent les casquettes multiformes et multicolores des étudiants des deux mondes.

Grâce à la libéralité des pouvoirs publics, à la bonne volonté des directeurs de nos théâtres nationaux, nos étudiants ont pu recevoir leurs hôtes comme des rois auraient traité des hôtes

royaux. Toutes les ressources dont peut disposer une capitale comme Paris ont été mises à leur disposition : représentation de gala à l'Opéra, à la Comédie-Française; réceptions en leur honneur à l'Instruction publique, à l'Hôtel de Ville, etc. Le Président de la République, les ministres, le président de la municipalité parisienne ont tenu à leur donner, en personne, la bienvenue.

De ces fêtes, celle qui laissera à tous la plus vive impression, c'est l'inauguration de la nouvelle Sorbonne, l'œuvre si imposante et si distinguée de l'architecte Nénot, le lundi 5 août.

Si le 14 juillet, à la revue de Longchamp, nous avons pu montrer à nos visiteurs une infanterie alerte, une cavalerie bien montée, une artillerie qui est en ce moment la première du monde, et les masses profondes de nos territoriaux,—si le Champ de Mars a pu révéler une France industrielle qui ne le cède point à la France militaire,—lundi, ils ont pu passer en revue l'état-major de la France intellectuelle.

Il fallait voir avec quelle curiosité respectueuse et ardente les étudiants étrangers se faisaient nommer par leurs camarades français, sur l'estrade ou dans la salle, des hommes comme Jules Simon et Leconte de Lisle, comme Hermite et Darboux, comme Pasteur et Frémy, comme Guillaume et Chapu.

Et, tout de suite, les discours officiels ont donné à cette fête sa vraie signification, de fraternité universelle dans le progrès.

C'est M. Gréard, recteur de l'Académie de Paris, montrant comme la science crée, entre tous ceux qui se consacrent à elle, "les liens d'une commune patrie."

C'est M. Fallières, ministre de l'Instruction publique, s'écriant: "Cette force servez-vous-en pour faire aimer votre patrie; servez-vous-en pour gagner des cœurs à la France, et que les premiers gagnés soient ceux de ces jeunes hommes, vos camarades, appelés par vous de divers points du monde et que nous saluons cordialement avec vous."

C'est M. Chautemps, président du Conseil municipal, rap-

pelant les sacrifices que s'est imposés la démocratie parisienne pour le haut enseignement et saluant les "glorieuses bannières" des universités étrangères.

Et, tout de suite aussi, un merveilleux courant de sympathie s'est établi, dans l'immense amphithéâtre, entre les chefs de la République et l'assistance, entre les maîtres et les étudiants, entre les Français et leurs hôtes.

Oui, un moment, tous ensemble, de quelque nation et de quelque âge que nous fussions—les vieux étant redevenus tout à coup jeunes à l'ardent contact de cette jeunesse — tous ensemble, Français et étrangers, nous avons vécu de la même vie et nous n'avons eu qu'une âme.

Il fallait voir comment tous, Belges, Suisses, Anglais, Écossais, Autrichiens, Italiens, — en dépit de la Triple alliance — Espagnols, Scandinaves, Russes, Hongrois, Américains des deux Amériques, ont acclamé M. le président de la République, le représentant d'une nation maîtresse d'elle-même et souveraine ; — M. Jules Ferry, qui assistait à la cérémonie comme simple député ; — M. Victor Duruy, un de ses précurseurs dans l'œuvre de la régénération par le haut enseignement, — et enfin les patriotiques et humaines paroles des discours officiels. Nos hôtes ont montré qu'ils aimaient tout ce que nous aimons, espéraient tout ce que nous espérons.

Il fallait voir les rangs pressés de ces jeunes gens se levant spontanément, les applaudissements roulant comme le tonnerre, les bannières aux figures héraldiques inclinant leurs lions et leurs licornes, la République acclamée dans toutes les langues du monde civilisé, la *Marseillaise*, qu'attaquait l'orchestre de la garde républicaine, reprise en chœur, dans un unisson inattendu, par les sujets des monarchies aussi bien que par les citoyens des républiques, comme le chant d'espérance du monde entier. On se serait cru reporté à ces jours où Russes, Français et étrangers, au témoignage du comte de Ségur, s'embrassaient dans les rues de Pétersbourg, en apprenant la prise de la bastille.

A la sortie, il fallait voir M. Pasteur passant entre la double haie des étudiants, sous le frissonnement de leurs bannières,

sous l'enthousiasme de leurs acclamations, surpris de ces échos de sa gloire universelle, ému et pleurant comme si c'en eût été la première révélation ; — puis tous ces jeunes gens, ces élites de tant de nations, défilant devant M. Carnot et saluant en lui la République française.

La nouvelle Sorbonne, qui se rattache à l'ancienne par tant de liens historiques, mais qui regarde si hardiment vers l'avenir, a eu là un beau baptême, d'enthousiasme juvénile, de résolution virile, d'espérances glorieuses, dans une Fédération, non plus de provinces mais de nations, dans un nouveau Serment du 20 juin qui vise le progrès non pas seulement de la France mais de l'humanité.

Ce jour-là, nos hôtes ont vraiment fêté avec nous "la science, la paix et la liberté." C'était un spectacle auquel on pouvait convier l'univers, et je regrette qu'on n'y ait pas invité le roi de Perse, car pendant tout son séjour à Berlin, à Londres, même à Paris, l'héritier de Xercès n'aura rien pu voir de plus original, de plus nouveau pour lui et de plus suggestif, de plus propre à réveiller sa curiosité, un peu blasée sur les choses et les hommes. A. R.—*Revue Bleue.*

MISCELLANÉES.

La longévité des oiseaux.—Le Roitelet vit trois ans ; la Grive et la Poule domestique, une dizaine d'années ; le Rouge-Gorge, l'Alouette et le Merle, douze ans ; le Rossignol, dix-huit ans ; le Pigeon et le Linot, de vint à vingt-trois ans ; le Serin, la Grue et le Paon, vingt-quatre ans ; l'Oie et le Pélican, cinquante ; le Héron et le Perroquet, soixante ; l'Aigle, enfin le Corbeau, le Cygne et la Corneille, peuvent devenir centenaires.
—Société d'Acclimatation de France.

La Récolte des plumes d'Autriches.—La première récolte des plumes d'autruches dans les établissements d'élevage américains s'effectue dès que les animaux ont atteint l'âge d'un an, et on réitère ensuite l'opération tous les neuf mois. La queue et les ailes, les seules parties dépouillées, fournissent, suivant

le sexe, des plumes blanches, grises, brunes ou noires, qui s'emploient sous leur couleur naturelle ou après avoir subi l'action de la teinture. La force des autruches et les terribles coups de pied qu'elles peuvent décocher par devant font de l'enlèvement des plumes une opération assez dangereuse ; aussi deux individus doivent-ils s'en charger en procédant de la façon suivante :

Dans un des angles de chaque parc à autruches, on voit une sorte de guérite assez haute, ayant 1 mètre 50 environ de côté. Un des hommes entre dans la guérite, où il répand une poignée de grains sur le sol, l'autre reste à l'extérieur. Une Autruche s'approche, allonge son long cou dans la guérite et se met à picoter le grain.

L'homme resté dans l'enclos, la pousse alors vivement, mais sans violence, vers l'intérieur, pendant que son compagnon la saisissant par le cou, lui enfonce la tête dans une sorte de chausse en tissu épais, de sac long et étroit, fixé à la paroi faisant face à la porte. L'animal aveuglé ne cherche plus à se défendre, et la récolte peut aussitôt commencer, mais les deux hommes ont soin de toujours se tenir derrière l'autruche, afin de ne pas s'exposer à la lame redoutable qui prolonge son orteil. Les plumes sont arrachées ou coupées. Chaque aile en fournit d'ordinaire vingt-cinq grandes, et la queue une dizaine, sans compter un certain nombre de petites. Une espèce de mite qui vit sur les autruches attaquerait les plumes si on les emmagasinait immédiatement, aussi les expose-t-on pendant deux ou trois jours aux rayons ardents du soleil qui fait périr l'insecte.

Les plumes des animaux élevés dans les autrucheries américaines sont généralement beaucoup plus belles et plus estimées que celles des autruches vivant en liberté.—Ibidem.

Réapparition et disparition des plantes. — On sait que des plantes qui fleurissaient aux temps héroïques ou légendaires reparaissent parfois après des siècles de sommeil, et se présentent comme des nouvelles venues aux botanistes modernes. C'est ainsi que la Société d'exploitation des mines d'argent du

Laurium en Grèce, traitant à nouveau les scories laissées par les métallurgistes de l'antiquité, a vu ces amas de matériaux se couvrir de petites fleurs jaunes, d'une papavéracée du genre *Glaucium* décrite jadis par Pline et Dioscoride, dont les graines, ensevelies depuis vingt siècles, ont germé spontanément en revenant à la surface du sol.

Le goût sans cesse croissant pour les fleurs des champs, des bois et des montagnes, tend d'un autre côté, à amener la disparition de certaines espèces peu communes ou particulièrement recherchées. En Suisse, on a dû prendre des mesures pour protéger l'Edelweiss (*Gnaphalium Leontopodium*), cette petite plante des sommets, vêtue d'une ouate grisâtre, si connue des alpinistes. Les touristes allemands, l'arborant à leurs chapeaux, l'ont presque transformée en emblème national; cette mode ayant provoqué une consommation considérable des fleurs d'Edelweiss, la Société des plantes alpestres de Genève s'est préoccupée de multiplier cette espèce menacée de disparition. Les Allemands, du reste, ont récemment réussi à cultiver l'Edelweiss au jardin zoologique de Berlin. Citons encore un fait analogue. La primevère (*Primula veris*) signe de ralliement pour les libéraux anglais, qui abondait autrefois aux alentours de Londres, a progressivement reculé et on n'en trouverait plus aujourd'hui une seule touffe sur un rayon de plusieurs milles.

L'Osmonde (*Osmunda regalis*) ou Fougère royale, très commune jadis dans le Cornouailles et divers autres comtés de l'Angleterre, est, elle aussi, devenue maintenant une rareté.

—Société d'Acclimatation de France.

Histoire.—En ce temps-là, du reste, les mœurs étaient tellement corrompues et souillées par l'adulation, que, non seulement les premières notabilités de la ville que l'éclat de leur nom mettait à l'abri de la flatterie, mais tous les personnages consulaires, un grand nombre desquels avaient exercé la préture, et beaucoup parmi les sénateurs pédaires,* se levaient, à l'envi les uns des autres, pour émettre les avis les plus

*Les sénateurs pédaires étaient ceux qui n'avaient encore exercé aucune charge, et n'avaient pas voix délibérante.

honteux et les plus excessifs. On rapporte que Tibère, toutes le fois qu'il sortait du sénat, avait coutume de dire en s'exprimant en grec : "O hommes mûrs pour la servitude!" c'est-à-dire que lui, qui ne voulait pas de la liberté publique, voyait avec dégoût jusqu'où pouvait tomber la servilité.

—Tacite. Annalium, lib. III.

Les femmes de Vienne.—Les Viennoises ont une réputation de grâce, de beauté, qui n'est plus à faire ; mais on peut toujours répéter des choses agréables, et je m'en voudrais de ne pas vous parler de la bourgeoise à Vienne. On chercherait en vain un type spécial, unique, permettant à un étranger de décrire la Viennoise ; mais on peut dire que tous les types de la femme européenne sont réunis en elle : dans aucune autre capitale les femmes n'offrent de telles variétés de beautés différentes.

Les unes, grandes sans exagération, sont blondes et langoureuses comme des Gretchen ; les autres, de taille moyenne, aux cheveux longs et cendrés, au teint pâle, ont le regard mystérieux des Slaves ; celles-ci, tour à tour ardentes et froides rappellent la patrie de Dante et de Béatrix ; celles-là, sveltes, légères ressemblent à s'y méprendre aux filles d'Albion ; il en est qu'on prend pour des Andalouses, tant leur œil est vif et leur teint pétri de soleil ; il y en a qu'on croirait Françaises, tant elles sont mignonnes, élégantes et simples ; enfin voici celles qui, par leur molle indolence, font penser au monde enchanté de l'Orient.

Quand vous irez à Vienne, regardez les Viennoises valser. Je vous avertis que vos yeux seront à tout jamais ravis. La Viennoise est la fée de la danse ; elle en a le génie et vous en donne le vertige. Il suffit de serrer cette taille exagérément fine, de tourner un instant avec ce corps souple d'oiseau, pour que le délire de la danse vous prenne, vous transporte dans un monde idéal, — où vous ne distinguez plus les anges des démons.—Comte Paul Vasili.

Sociologie.—Parmi les vérités énoncées par la sociologie contemporaine, aucune n'est plus exacte que celle qui établit comment à certaines fonctions sociales correspondent certains organismes qui sont en rapport et en harmonie avec elles.

Je m'explique. Quand on destine un peuple à combattre, toujours on l'organise en armée et l'Etat devient une caserne ; quand un peuple se destine au travail, il érige des fabriques et l'Etat est complètement industriel. Les peuples conquérants sont oisifs, les peuples industriels travaillent. Les peuples conquérants gaspillent, les peuples industriels économisent. Les peuples conquérants détruisent, les peuples industriels créent. Ce qui arrive dans les sociétés humaines se manifeste aussi parmi les animaux. Comparez les organismes carnassiers avec les organismes producteurs ; comparez le lion, le tigre, la hyène, l'aigle avec la fourmi, l'abeille, le ver à soie. Tandisque le lion et le tigre paraissent si beaux, l'un avec sa crinière d'or, l'autre avec ses raies élégantes, le bombyx et l'abeille sont à peine visibles ; et, cependant, le lion, le tigre, la hyène, l'aigle, ne servent qu'à déchirer, tandis que l'insecte imperceptible vous donne la soie qui vous habille, le miel que vous savourez, la cire dont vous faites des luminaires.—Emilio Castelar.

